A la prise, les troupes impériales étaient fortes de 7 000 hommes et les troupes républicaines de 41 000 hommes. Ce chiffre a été constaté par les listes de revue du 1er mai.

Le général Riva Palacio fut désigné pour venir prendre l'Empereur et ceux des officiers qui l'accompagnaient. Nous fûmes conduits à la Cruz; l'Empereur et les généraux furent mis dans une salle, et les autres officiers dans l'église du couvent.

Là, nous eûmes connaissance de la manière dont l'ennemi était entré à la Cruz.

M. Albert Hans, sous-lieutenant d'artillerie, commandait une pièce dans l'intérieur du cimetière de la Cruz. Le colonel Lopez vint lui donner l'ordre de faire retirer sa pièce de l'embrasure, il lui fit ensuite diriger la bouche dans la direction de la Cruz, puis il lui dit qu'un bataillon de l'ennemi était derrière et attendait que le passage fût ouvert pour entrer, car il venait se rendre avec ses armes. Une fois la pièce retirée, les bataillons de *los Supremos-Poderes*, commandés par le général Velez, entrèrent et firent immédiatement prisonniers tous les officiers qui se trouvaient à leur portée et entrèrent immédiatement dans l'intérieur du couvent. Ces bataillons furent immédiatement suivis par d'autres troupes, qui furent placées par le colonel Lopez aux tranchées de la Cruz et jusqu'à la place San-Francisco. Lorsque l'Empereur fut prévenu que la Cruz était occupée par l'ennemi, il sortit de sa chambre, accompagné du général Castillo, mais les sentinelles lui barrèrent le passage; survint

alors le colonel libéral Rincon Gallardo, qui donna l'ordre de les laisser passer, disant : « Je connais ces « messieurs, ils ne sont pas militaires, ils peuvent « sortir ». Il les accompagna lui-même jusque de l'autre côté du couvent. En descendant la rue de la Cruz, l'Empereur rencontra le colonel Lopez, qui courait à cheval; il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau. Lopez lui répondit : « Sire, cachez-vous, nous « sommes perdus; je vais voir ce qu'il y a et si je puis « réunir quelques hommes pour nous sauver ».

Une fois enfermés à la Cruz, nous apprîmes par les officiers de l'armée libérale que, depuis plus de 15 jours, le colonel Lopez était en correspondance avec le général en chef Mariano Escobedo, que ce dernier avait plusieurs fois reçu l'ordre, du Président de la République, d'abandonner Queretaro, mais qu'il ne l'avait pas fait parce qu'il était en train de traiter avec le colonel Lopez pour l'achat de la place.

Nous étions environ 600 officiers prisonniers, parmi lesquels nous étions 61 Français.

A minuit, on vint nous annoncer que, par ordre du Président, seraient passés par les armes, le lendemain matin, depuis l'Empereur jusqu'au grade de capitaine inclusivement et tous les officiers étrangers. Le général Escobedo envoya une supplique au Président à San-Luis Potosi, demandant une commutation de peine. 5 jours après, nous apprîmes que nous étions condamnés à deux ans de travaux forcés.

Le 18 mai, à minuit, le général Ramon Mendez fut arrêté et exécuté le 19, à 8 heures du matin.

Le 9 juin, on forma différents détachements des officiers prisonniers pour être conduits sur différents points de l'intérieur. Les lieutenants et sous-lieutenants étrangers furent envoyés à San-Luis Potosi.

Je fis partie d'un détachement de 50 capitaines (dont 6 français) envoyés à Zacatécas, où nous arrivâmes le 23; nous fûmes enfermés à la prison avec les criminels et mis à la chaîne. Nous étions confondus avec les bandits. Nous adressâmes une pétition au Gouverneur de l'État (le général Anza), lui demandant de vouloir bien prendre en considération notre position de prisonniers de guerre, le priant de nous accorder un couvent ou une caserne pour prison, promettant de ne pas tenter de nous évader. Enfin, 5 jours après, nous quittâmes nos chaînes et la prison, et fûmes incarcérés dans une caserne, sous la garde d'un bataillon d'infanterie.

Pendant tout le temps qu'a duré notre détention, c'est-à-dire du 15 mai au 13 décembre, le gouvernement ne nous a donné absolument rien, ni solde, ni vivres. Messieurs les négociants français de Zacatecas sont seuls venus à notre secours pour nous nourrir et nous vêtir. Lorsque, le 13 décembre 1867, nous fûmes mis en liberté, le gouvernement nous donna l'ordre de quitter le territoire, et le gouverneur nous obligea à quitter Zacatécas le lendemain matin. Nous reçûmes des Français de l'argent pour notre route. Nous nous présentâmes au gouverneur de San-Luis Potosi, qui devait nous indiquer le port sur lequel nous devions nous diriger. Je fus envoyé à Matamoros. Je partis de

San Luis avec un convoi de marchandises. Je me présentai le 17 janvier 1868 au gouverneur de Matamoros, qui me remit un passeport. Je passai à Brownsville (Texas), où les Français me donnèrent des secours pour payer mon passage jusqu'à Galveston, où je trouvai M. Fauconnet, vice-consul de France, qui me donna le passage et une lettre pour M. Godaux, consul général de France à la Nouvelle-Orléans. J'obtins alors les secours du Consulat, et m'embarquai le 13 mars. En arrivant à la Havane, étant malade, je fus mis à terre. Je me présentai à M. le consul de France, qui me fit embarquer le 19 avril, à bord du courrier français qui me ramena en France.

SCHMIDT,

Ex-capitaine trésorier
au 1er bataillon de ligne de l'Empereur,
sergent-major au 1er régiment de zouaves.

On voit que le narrateur ne met point en doute la trahison du colonel Lopez; c'est du reste l'opinion de tous ceux qui ont été acteurs dans ce drame[1]. Néanmoins, à diverses reprises, des tentatives de réhabilitation ont été faites en faveur du colonel des dragons de l'Impératrice, et, récemment encore, le *Journal officiel* de Mexico publiait un long rapport du général Escobedo au Président de la République, destiné à

1. Consulter à ce propos le livre fort intéressant et rempli de détails de M. Albert Hans : *Queretaro, souvenirs d'un officier de l'Empereur Maximilien.*

prouver que la présence trop réelle de Lopez dans le camp ennemi, quelques heures avant l'entrée par surprise des Juaristes dans Queretaro, s'expliquait par une mission secrète imposée par l'Empereur lui-même.

On comprend tout l'intérêt qu'a Escobedo à paraître avoir triomphé de la résistance des impériaux par d'autres moyens que la trahison : aussi ses affirmations sont-elles *à priori* fort suspectes. La lecture du rapport entier n'est pas pour détruire cette impression première ; et, véritablement, tout ce qui y est dit en faveur de Lopez se heurte à des objections tellement fortes que ce serait faire bien de l'honneur à l'un et à l'autre que de discuter longuement de pareilles allégations.

D'abord Lopez était un assez triste personnage : voici à son sujet le témoignage d'un homme à l'honorabilité et à la droiture duquel chacun rend hommage, le général Woll :

> J'étais président de la commission chargée de la révision des brevets de tous les généraux, chefs et officiers de l'armée mexicaine, lorsque ce Miguel Lopez se présenta ; et, sur sa demande de revalidation, je lui dis que je ne devais ni ne voulais reviser ses brevets, qu'il devait savoir pourquoi, et que je désirais qu'il ne m'obligeât pas à le dire ; la raison de ce refus était qu'ayant demandé des informations à l'état-major général, on m'avait fait savoir que Lopez, quelques années auparavant, avait trahi le gouvernement alors existant, avait déserté et passé à l'ennemi.
>
> Lopez se tut et se retira atterré...

Il se rallia un des premiers à l'intervention française, à laquelle il rendit quelques services importants,

notamment lors du combat de San-Lorenzo. C'est lui qui guida le général Bazaine dans sa marche de nuit contre l'armée de Comonfort.

Maximilien, qui avait plus de bonté que de perspicacité, le combla de faveurs ; il eut même un moment la velléité de le nommer général. Mais il en fut empêché par une démarche de Mendez, qui, au nom de tous ses camarades, vint exposer à l'Empereur l'effet désastreux que produirait sur l'armée une pareille nomination. Lopez ne fut pas général. On peut juger s'il aimait ses compagnons d'armes après une telle aventure, et si son cœur, ulcéré du désir de se venger, aurait reculé devant la pensée de livrer des hommes qui lui avaient donné une marque si éclatante de leur mépris.

A mesure que le siège se poursuivait, il devenait de plus en plus certain qu'il se terminerait par une catastrophe. Toute ville investie est une ville prise, à moins qu'une armée du dehors ne vienne à son secours, et aucune armée ne venait. La reddition s'imposait donc, et Lopez ne devait pas être sans inquiétude sur le sort qui l'attendait. On n'avait pas oublié ses prouesses dans le combat de San-Lorenzo, et il y avait des chances pour que son grade élevé dans l'armée impériale attirât sur lui l'attention fâcheuse des vainqueurs.

Il n'avait qu'un moyen de sauver sa vie, c'était de livrer la place. Il semble bien d'après les dires des officiers libéraux, dires rapportés dans le récit de Schmidt, que Lopez n'attendit pas les derniers jours

pour se mettre en rapport avec Escobedo. En tout cas, il importe peu qu'il ait vu plusieurs fois le général ennemi ou qu'il n'ait eu avec lui qu'un seul entretien. De même, qu'il soit allé vers lui de sa propre initiative, ou qu'il ait été envoyé par Maximilien, chargé d'une mission quelconque, la question est oiseuse, car de deux choses l'une : ou sa mission aurait reçu un accueil favorable, et, dans cette hypothèse, l'Empereur en eût bénéficié comme lui, ou elle n'aurait pas abouti, et, dans ce cas, lui Lopez eût dû partager le sort de son souverain et de tous les autres officiers de l'armée impérialiste.

Il y a donc eu une entente particulière entre Lopez et Escobedo.

Sans cela, comment expliquerait-on que ce soit précisément quelques heures après leur entrevue que les soldats juaristes soient entrés dans la place sans rencontrer de résistance, par l'endroit même confié à la garde de Lopez? Si, après un refus de capitulation, Lopez était rentré dans la place, toujours fidèle, toujours décidé à faire son devoir, il eût dû redoubler de vigilance, puisque, mieux que personne, il connaissait les dispositions de l'ennemi.

Enfin, dernier argument plus concluant encore que les autres, le colonel des dragons de l'Impératrice, le favori de l'Empereur, le Mexicain coupable d'avoir fait battre les Mexicains par l'armée française à San-Lorenzo, ne fut pas inquiété un seul instant. Tandis que les généraux étaient fusillés, que les officiers de tous grades étaient emmenés en captivité et soumis

aux plus durs traitements, Lopez ne s'enfuyait même pas : il se rendait tranquillement à Puebla, muni d'un sauf-conduit délivré par Escobedo !

Ces faits indiscutables parlent plus haut que tous les rapports et que tous les raisonnements. Ils attestent, ils prouvent la trahison de Lopez.

Peu profitable à lui-même, car, depuis, il a toujours vécu et vit misérable, elle n'a pas servi beaucoup à l'armée juariste. Peut-être a-t-elle avancé de quelques jours la reddition de Maximilien, mais Queretaro devait fatalement, et dans un bref délai, tomber au pouvoir des assiégeants.

En vain s'était-on flatté de voir revenir Marquez avec une armée de secours. Marquez avait peut-être d'autres desseins[1] ; en tout cas, Marquez ne revint pas.

Nous empruntons à une note manuscrite du colonel Becker le récit de ce qui se passa alors à Mexico et à Puebla.

ENVOI DU GÉNERAL MARQUEZ A MEXICO

« M. Larès, qui avait été laissé par l'Empereur comme son lieutenant à Mexico, manquait complètement

1. Consulter à ce sujet *Un Essai d'Empire au Mexique*, par E. Masseras. Il semble, d'après ce livre fort intéressant, que Marquez était de connivence avec Santa Anna et qu'il avait abandonné la cause de Maximilien en quittant Queretaro.

d'énergie ; la non arrivée des fonds en était une preuve parmi mille. Les nouvelles de Puebla inspiraient aussi de l'inquiétude. Plusieurs fois, Maximilien avait, dans ses conversations, insisté sur l'importance de la conservation de cette place à l'Empire, sans laquelle on était privé de toute communication avec l'extérieur et des ressources importantes de la douane de Vera-Cruz.

Le ministre des Finances, M. Campos, sur lequel l'Empereur avait recueilli des renseignements les moins favorables pendant son séjour à Queretaro, lui inspirait aussi une méfiance absolue.

Sous ces impressions, et après avoir soumis la question à la discussion du conseil des généraux à Queretaro, Maximilien décida de nommer le général Marquez lieutenant de l'Empire et le général Vidaurri ministre des Finances, et de les envoyer à Mexico pour assurer la sécurité de cette place et de ses communications avec Vera Cruz, ainsi que pour amener à Queretaro les ressources en hommes et en argent disponibles après avoir atteint les buts sus-indiqués.

Officiellement il était dit dans le décret de nomination du général Marquez que l'Empereur lui confiait pleins pouvoirs pour agir dans le bien de la cause. Quelles étaient ses intentions secrètes? Y en avait-il de précises et par écrit? Nous en doutons, car à cette époque l'Empereur avait une confiance aveugle dans le général Marquez; en outre, le manque de nouvelles de la capitale et de Puebla rendait impossible de donner des instructions détaillées; mais il fallait

laisser une marge très large à l'initiative du général chargé de cette mission de confiance.

Le 22 mars, à 11 heures et demie du soir, Marquez et Vidaurri partirent avec une escorte de 1 200 cavaliers par le sentier qui mène par Amameca, Villa del Carbon et la Colmena à Mexico. L'ennemi n'avait pas encore fermé l'investissement de la place de Queretaro, de sorte que toute notre colonne réussit à passer les lignes sans éveiller son attention. Seulement, à l'aube, il en fut informé et envoya toute sa cavalerie, environ 5 000 chevaux, à notre poursuite, en même temps que l'ordre fut expédié aux guerrillas qui se trouvaient dans la vallée de Mexico de nous barrer le chemin. Mais elles arrivèrent trop tard et furent culbutées avec des pertes sérieuses dans trois rencontres successives.

Le 27 au matin, le général Marquez fit son entrée à Mexico. Il y trouva de très mauvaises nouvelles du général Noriega, qui commandait à Puebla, qui annonçait ne pouvoir tenir que dix à douze jours, s'il ne recevait pas un convoi de vivres et surtout de munitions.

En vue de l'importance de la place de Puebla, le général Marquez, usant de la liberté d'action qu'il avait, prit sur lui d'aller lui-même au secours de cette place, y introduire le convoi après avoir fait lever le siège à Porfirio Diaz, au moins pour quelques jours, et ainsi en outre donner le temps à Noriega de faire entrer dans la ville les vivres qui pouvaient encore être ramassés dans les campagnes environnantes.

Il y avait deux routes pour aller à Puebla, par Rio Frio et par les plaines d'Apam. Celle-ci fut choisie pour deux raisons : 1° parce que, le 29 au matin, Marquez reçut la nouvelle que l'ennemi avait fait sauter le pont de Tesmelucan (cette nouvelle était fausse, mais nous ne le sûmes que plus tard), et 2°, parce que les seules troupes solides dont Marquez pouvait disposer, c'était de la cavalerie. Dans l'infanterie, il y avait à peine 500 hommes de vieux soldats. Des combats dans la plaine nous permettaient donc de tirer profit de notre supériorité en cavalerie ainsi que de la batterie rayée que nous emportâmes. La difficulté de faire rentrer l'argent d'un emprunt forcé fit retarder le départ jusqu'au 26 mars ; la colonne se composait de 1 900 fantassins, 1 600 chevaux, une batterie rayée et une lisse de campagne et une rayée de montagne.

La marche se fit difficilement : les mulets d'une des batteries n'étaient pas dressés, de sorte que le second jour l'on y fit atteler des bœufs.

Enfin, le 2 avril, à trois heures de l'après-midi, nous étions arrivés à quatre lieues de la hacienda de Guadalupe et à douze de Puebla, lorsque, par les passagers d'une diligence arrêtée, nous apprîmes que P. Diaz, ayant appris l'approche de Marquez, avait donné assaut à la ville dans la nuit précédente et l'avait emportée, faisant fusiller les officiers qui étaient tombés en son pouvoir, mais que les forts de Loreto et de Guadelupe tenaient encore. Le lendemain, le 3, Marquez arriva à la hacienda de Guadalupe à 11 heures du matin ; il s'y arrêta hésitant. Sur mes demandes

réitérées, j'obtins enfin de pousser une reconnaissance jusqu'à Apizaco, où il y avait une station de chemin de fer et de télégraphe et qui n'est qu'à six ou sept lieues de Puebla. Je réussis à surprendre les employés du télégraphe et prendre copie de dépêches qui prouvaient que les forts tenaient toujours. Je retournai avec cette nouvelle. Cependant Marquez ne se décida pas de pousser en avant. Le lendemain, le 4, je fus envoyé dans une autre direction faire une nouvelle reconnaissance, où je n'obtins que des renseignements vagues.

Le 5, enfin, Marquez continua sa route, mais, au lieu d'aller droit sur San-Pedro, il résolut de tourner autour de la Malintzi, passer par Huamantla et déboucher sous les forts.

Le 6, je venais d'arriver à 9 heures du matin avec l'avant-garde à Huamantla, lorsque je reçus l'ordre de rebrousser chemin, parce que Marquez venait d'apprendre que les forts avaient déjà capitulé le 4, Noriega ayant été menacé par Diaz d'être fusillé avec tous ses officiers s'il ne s'était pas rendu dans les quarante-huit heures après la prise de la ville. En même temps que cette nouvelle, arriva toute la cavalerie ennemie, forte de 4 000 chevaux, pour embarrasser le chemin et nous y retenir jusqu'à l'arrivée du reste de l'armée de Diaz. Notre colonne rebroussa donc chemin, protégeant ses flancs par la cavalerie. A chaque instant celle de l'ennemi renouvela ses charges, nous forçant à nous déployer en bataille. Elle fut rudement ramenée, surtout par les hussards et chasseurs à

cheval, dont le corps d'officiers et la majorité des soldats se composaient d'Autrichiens; mais le soir nous n'avions fait qu'une lieue et demie. Un peu avant le coucher du soleil, l'ennemi fit une nouvelle charge, mais fut tellement malmené par les hussards de Khevenhüller qu'il ne reparut plus, ni le 7, ni le 8, de ce côté.

Le 8, à 10 heures du matin, notre avant-garde signale l'ennemi devant nous : c'était la brigade Lalanne qui était venue de Toluca pour nous couper la retraite. En moins d'une heure, elle fut culbutée avec la perte de 230 prisonniers.

A 3 heures de l'après-midi, nous arrivâmes à San-Lorenzo, où Marquez commit la faute de s'arrêter pour offrir bataille à Diaz. Celui-ci se montra bien dans l'après-midi, mais à distance; le lendemain, il témoigna clairement de ses intentions de ne pas nous attaquer de front, mais passer avec le gros de ses forces sur la route de Mexico. Notre position devenait intenable dans la hacienda, qui, du côté de Mexico, était dominée par une hauteur où l'ennemi avait établi une batterie et dont les obus manquaient à chaque instant de faire sauter le convoi de munitions. Il fallait donc en sortir.

Le 9, à 9 heures et demie du soir, les colonels comte Wickenburg et comte Khevenhüller, avec les gendarmes à cheval et les hussards, furent envoyés pour reconnaître si, en effet, les ponts sur la route de Mexico avaient été coupés, comme nos espions l'avaient annoncé.

Ils revinrent à 10 heures et demie du soir confirmer la nouvelle. Alors Marquez assembla un conseil de

guerre qui décida de passer par San-Cristobal y Texcoco à Mexico; mais, comme cette route n'était carrossable que jusqu'à San-Cristobal, où l'ennemi avait coupé le pont qui est jeté sur une barranca très profonde, il fut décidé que le convoi et l'artillerie de campagne seraient jetés dans la barranca. Ce qui fut exécuté en partie.

Une explosion qui se produisit à cette occasion, et qui annonça aux troupes la mesure qui venait d'être prise, acheva de démoraliser les soldats mexicains, à tel point que le 10e bataillon, presque tout entier, se rendit prisonnier dans la montagne à une cinquantaine de cavaliers ennemis, et, seulement grâce au bataillon autrichien du baron Hammerstein, qui le remplaça dans l'arrière-garde, le reste de l'infanterie fut sauvé.

Vers les 3 heures et demie de l'après-midi, lorsque la colonne, qui ne présentait plus qu'un désordre infini de soldats à pied et à cheval, de femmes, de mulets détachés, sortait des montagnes qui couronnaient Texcoco, l'ennemi apparut sur la droite. Un instant après, une colonne de cavalerie sortait de Texcoco même et venait nous couper la route.

Alors Marquez, n'espérant plus sauver la troupe, ayant oublié que la cavalerie étrangère n'avait encore été ni entamée, ni même désorganisée, appela à lui un escadron de Quiroga et se lança sur la colonne qui venait nous barrer le chemin. Celle-ci fut culbutée et il continua sa route au grand galop sur Mexico. Sa fuite précipitée jeta le désarroi le plus complet dans

ses troupes, et seulement, grâce au sang-froid du colonel Kodolich, un désastre put être évité. Il prit le commandement; autour des troupes étrangères se rangèrent les débris des mexicaines, et, le 11, vers midi, il arriva avec 2 000 hommes, restes des 3 500 qui étaient partis de Mexico.

La conduite de Marquez fut naturellement très vivement critiquée. Il faut cependant dire à sa décharge que le général O'Horan, qui était préfet de Mexico, n'inspirait qu'une médiocre confiance et avec raison. Il est donc très probable que, si la nouvelle de notre défaite y était arrivée avant nous, nous aurions trouvé Mexico prononcé à notre retour, tandis que la terreur qu'inspirait Marquez suffit pour contenir ce mouvement une fois qu'il y était. Cependant Marquez commit une faute capitale en ne pas appelant Kodolich, ou quelque autre officier, pour le charger du commandement de la colonne à son départ.

De retour à Mexico, avec les meilleures troupes exténuées de fatigues et démoralisées, le reste se composant de recrues presque sans instruction, il est évident qu'il n'y avait plus de possibilité d'aller au secours de l'Empereur à Queretaro.

D'abord toute marche aurait été matériellement impossible avant une huitaine de jours, nécessaires au repos et à la réorganisation de la troupe. Ce qui nous aurait mené jusqu'au 18. Or, à cette date, Diaz comptait déjà 12 000 hommes devant Mexico, tandis que l'effectif de la garnison n'arrivait pas à 7 000. — Que faire? Abandonner complètement la capitale? Mais

l'effet moral de cette mesure aurait fait fondre les troupes que l'on en faisait sortir et aurait été déplorable sur la garnison de Queretaro même. Y laisser quelque 4 000 hommes et sortir avec les 3 000 meilleurs? Mais nous ne serions pas arrivés à Arroyo Larco, même si l'ennemi ne nous poursuivait pas, avant que ces 4 000 recrues disséminées sur les défenses d'une place de pareille extension n'eussent capitulé. Quant aux troupes qui en seraient sorties, elles auraient eu d'abord à déjouer la vigilance du blocus, supposant que, pour une raison ou une autre, ce qui n'est guère probable, Diaz les aurait laissées continuer leur chemin. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque la garnison de Queretaro n'était que d'environ 6 500 hommes; que les forces réunies des généraux Corona, Escobedo, Riva Palacio se montaient déjà à plus de 35 000; que, par conséquent, non seulement la garnison n'aurait pas pu faciliter l'entrée de la colonne de Marquez dans la place, mais elle n'aurait pu empêcher l'assiégeant d'envoyer à sa rencontre un corps de 10 000 à 12 000 hommes, ce qui aurait suffi pour définitivement écraser cette colonne.

Le 24 avril, l'ennemi chercha d'emporter la guarita de Cuantillan par assaut: il fut repoussé et ne fit plus aucune tentative sérieuse, se contentant de bombarder la ville de temps en temps et de la bloquer étroitement. Le 18 mai et le 9 juin, la garnison fit des sorties. Le 15 mai, l'assiégeant essaya un coup de main sur la guarita de Belen (Chapultepec), mais fut repoussé. Le 19, les troupes étrangères, poussées par le bataillon de Lago,

ministre d'Autriche, déclarèrent qu'elles ne se battraient plus. Cette déclaration ayant achevé de démoraliser les Mexicains, Marquez remit le commandement au général Tavera, qui offrit à capituler si l'ennemi lui accordait des conditions honorables. Diaz traîna toute la journée du 20 la réponse; mais à 4 heures de l'après-midi, une demi-heure après que les Autrichiens avaient signé une *capitulation à part,* il exigea la reddition de la capitale à discrétion. Tavera ayant refusé, le feu recommença à 5 heures. Les Autrichiens eurent la pudeur de rester à leurs postes jusqu'à ce que celui-ci eût cessé; mais la contre-guerrilla Chenet (tous Français) partit de la guarita de Belen, où le chef de la ligne ne trouva que *deux* artilleurs mexicains.

La nuit, la débandade à la mexicaine fut complète. A 4 heures du matin, le 21 juin, la ville fut occupée par un escadron de police juariste; à 6 heures et demie, le reste de l'armée commença le défilé. »

Ce que ne dit pas la note, et ce qu'il est bon de savoir, c'est que Marquez, qui avait trouvé moyen de quitter Queretaro, où le danger était grand pour lui s'il était pris, trouva pareillement moyen de se sauver de Mexico. Après avoir remis le pouvoir au général Tavera, il disparut, et se retrouva six mois après, sain et sauf, à la Havane. Marquez avait personnellement du bonheur dans ses entreprises même les plus mauvaises, trop de bonheur peut-être.

CHAPITRE III

Dernières illusions de Maximilien. — Mendez fusillé. — Instructions du gouvernement mexicain à Escobedo. — L'Empereur demande des défenseurs. — Cour martiale. — Sentence de mort prononcée le 14 juin 1867.

Maximilien avait lutté moins longtemps que Marquez, et Queretaro s'était rendu bien avant Mexico. Dans cette nuit du 14 au 15 mai, pendant laquelle les Juaristes avaient pénétré dans la place, la confusion avait été terrible. Les assiégés, démoralisés, sans points de ralliement, sans chefs même, ne pouvaient opposer aucune résistance : ils étaient entourés par un cercle de fer et de feu.

Maximilien, dit Juan de Dios Arias, dans le récit qu'il a laissé de ces événements, comprit alors que tout était terminé. Il fit arborer auprès de lui un pavillon blanc : il donna l'ordre de faire cesser le feu; il demanda à parlementer, et envoya deux ou trois de ses aides de camp à la recherche du général en chef de l'armée victorieuse, pour lui annoncer qu'il se rendait.

Les parlementaires rencontrèrent sur leur chemin les gé-